

comme si elles eussent été frappées d'un coup de soleil.

Mme Gérard, qui était très honnue, remarqua la confusion dans laquelle elle avait mis le pauvre garçon dont elle était du reste à cinq cent millions de lieues de soupçonner la folle passion, et elle se remit à causer avec sa fille.

Le soir, comme il sellait le cheval que son jeune maître montait tous les jours après souper :

— Monsieur Jules, lui demanda-t-il d'un ton suppliant, voudriez-vous bien me montrer mes lettres ? Je veux apprendre à lire.

— Mais oui, répondit Jules en mettant le pied à l'étrier. Nous commençons à la veillée.

— Oh ! merci, monsieur Jules, cria Pierre à l'enfant que son cheval emportait au petit trot.

Deux heures après, les vingt-quatre lettres de l'alphabet dansaient devant les yeux écarquillés de Pierre Kirouët, à la lumière tremblotante de la chandelle de la cuisine, comme autant de petits diables fantastiques qui semblaient lui faire la rique et se moquer de lui.

— Jamais je ne viendrai à bout de rien comprendre à tout cela ! soupira-t-il, tandis que Jules tâchait de lui faire retenir les sons que chaque lettre représente.

Ce qui n'empêcha pas que quinze jours après le départ de Mme Gérard, Pierre commençait à épeler passablement, et qu'au bout de sept à huit semaines, grâce à l'application, à la volonté qu'il suivait, il était couramment. Alors il songea à s'initier aux mystères de l'écriture. Mais il devait se heurter ici à un obstacle qu'il n'avait pas prévu. Jules Gérard avait bien assez de ses classes à suivre et ne sentait pas pour l'école plus d'entraînement que n'en ont la plupart des enfants de son âge. Aussi commençait-il à témoigner beaucoup d'ennui de passer une partie de ses soirées à rabâcher les choses qui l'avaient lui-même tant ennuyé. Au premier moment, Pierre se sentit bien malheureux de l'apathie de son jeune maître ; mais après deux heures de réflexions profondes, il se jeta dans le *bare-lit* où il couchait en se disant :

— C'est égal, le pire est fait, puisque je sais lire ; et je crois que j'ai trouvé le moyen d'apprendre à écrire sans M. Jules.

L'automne était arrivé et les pêcheurs revenus du golfe. Pierre, qui les connaissait tous, guetta les plus jeunes le dimanche suivant, à la porte de l'église, et leur représenta avec chaleur tout le bien qu'ils pourraient retirer d'une classe du soir qu'un vieil instituteur à la retraite offrait de leur faire, trois fois la semaine, moyennant la modeste somme d'un écu par mois que

lui donnerait chacun de ses élèves, s'ils pouvaient se réunir une douzaine. Plusieurs rirent au nez de Pierre Kirouët et lui demandèrent s'il avait la prétention de devenir aussi savant que son maître le docteur Gérard. D'autres haussèrent les épaules en tirant de grosses bouffées de leur pipe-graule. Quelques-uns enfin, après s'être fait tirer l'oreille, prirent à Pierre de suivre avec lui l'école du soir, s'il pourrait trouver un nombre suffisant d'élèves. Celui-ci fit si bien qu'après quinze jours de démarches incessantes, après avoir sollicité toute la jeunesse oisive et ignorante d'environs, il put annoncer au père François Boulet qu'ils étaient onze prêts à suivre ses leçons durant l'hiver. Sur une trentaine de jeunes gens qu'il avait sollicités, dix seulement s'étaient laissés gagner, et avec quelle peine !

Le vieil instituteur avait bien fixé le nombre des élèves de sa classe à douze ; mais enfin, puisqu'il n'y en avait que onze de bonne volonté dans le village, il faudrait se contenter de ce nombre. D'ailleurs les cinq piastres et demie qu'ils lui donneraient chaque mois n'étaient pas à dédaigner dans l'état de pauvreté où se trouvait le vieillard. On sait à quelle vie d'abnégation sont condamnés nos instituteurs : on connaît l'insuffisance du traitement qu'ils reçoivent pour leur ingrate besogne et l'exiguité de la pension qui leur permet à peine de ne pas mourir de malaise après toute une vie vouée à l'instruction de la jeunesse.

C'était chose curieuse de voir les onze gars réunis le soir dans le grenier de la maisonnette du père François Boulet. Elles auraient certes mérité d'être saisies sur place par le pinceau d'un Téniers toutes ces grosses figures, hâlées par les âpres caresses du soleil et de la mer, et dont les yeux souriaient grands, comme des écus en face des signes cabalistiques de l'alphabet ; tout comme le second groupe de ces grands écoliers qui, plus avancés que les premiers, traçaient d'une main lourde, avec leurs doigts noueux crispés sur la plume, les *hâtons* traditionnels utilisés entre de nombreux pâtes. Ils suaiient à grosses gouttes et semblaient fatigués bien plus que s'il se fut agi de tirer à bord d'un large un fléton de cinq cents litres. Quant au père Boulet qui, assis en face de ses élèves, sur une petite estrade improvisée, pour mieux jouer son rôle de professeur, avec sa tête au crâne dénudé et surmontée de deux touffes de cheveux blancs qui se tortaient en cornes sur les tempes, ses grandes lunettes rondes aux fortes montures d'cuivre à califourchon sur son gros nez rouge, et cette bonne figure vieillotte et placide, animée pourtant par le sourire un peu dédaigneux que l'ignorance profonde